

LEO PERUTZ

LA NEIGE  
DE SAINT PIERRE

*Roman traduit de l'allemand  
par Jean-Claude Capèle*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original : *St. Petri-Schnee*.

© Paul Zsolnay Verlag, 1933 et 1951.

© Librairie Arthème Fayard, 1987, pour la traduction française.

© Zulma, 2016, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *la Neige de saint Pierre*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*À la mémoire  
de celle dont la perfection  
si précoce nous fut si tôt ravie.*

## CHAPITRE PREMIER

Lorsque la nuit me libéra, j'étais une chose sans nom, une créature impersonnelle qui ne connaissait pas les concepts de « passé » et d'« avenir ». Plusieurs heures durant, mais peut-être aussi seulement l'espace d'une fraction de seconde, je restai allongé, dans une sorte de torpeur à laquelle succéda un état que je ne saurais plus décrire à l'heure qu'il est. Si je disais qu'il s'agissait d'un état de conscience vague, imprécis, allié à un sentiment d'indétermination totale, je n'exprimerais que de façon imparfaite ce que cet état avait de particulier et de singulier.

Il serait aisé de dire que je flottais dans le vide. Mais ces mots n'ont aucune signification. J'avais simplement le sentiment que *quelque chose* existait, mais je ne savais pas que j'étais moi-même ce quelque chose.

Je ne peux dire combien de temps cela dura, ni quand les premiers souvenirs réapparurent. Ils surgissaient en moi et s'évanouissaient immédiatement, je ne parvenais pas à les retenir. L'un d'eux, malgré son inconsistance, me faisait mal ou m'effrayait : je m'entendais respirer profondément, comme dans un cauchemar.

Les premiers souvenirs que je parvins à fixer étaient tout à fait anodins. Je me souvins du nom d'un chien que j'avais eu autrefois pendant quelque temps, puis je me rappelai que j'avais perdu un volume des œuvres de Shakespeare et que je ne l'avais

pas retrouvé. Un nom de rue et un numéro de maison surgirent tout à coup, que je ne parviens – aujourd’hui encore – à mettre en relation avec aucun événement de ma vie. Puis j’eus la vision d’un motocycliste qui portait deux lièvres morts sur l’épaule, dans une rue déserte du village. Quand avais-je bien pu vivre cela ? Je me souvins que j’avais trébuché en voulant éviter l’homme aux deux lièvres ; en me relevant, j’avais remarqué que je tenais ma montre de poche à la main, elle indiquait huit heures, et le verre s’était brisé en tombant. J’étais sorti de chez moi avec ma montre à la main, mais sans manteau ni chapeau...

J’en étais arrivé jusque-là lorsque le souvenir des événements de la semaine passée s’abattit sur moi avec une violence indescriptible : le début, le déroulement et la fin fondirent sur moi au même moment, comme les poutres et les pierres d’une maison qui s’écroule. Je voyais les gens et les objets au milieu desquels j’avais vécu : ils étaient démesurés, fantomatiques ; ils me semblaient gigantesques et effrayants, comme s’ils venaient d’un autre monde. Et je sentais quelque chose en moi qui semblait vouloir faire éclater ma poitrine : le souvenir d’un bonheur ou de la peur de le perdre, la réminiscence d’un grand désespoir et d’un désir dévorant – mais tous ces mots sont bien faibles. C’était le souvenir de quelque chose que l’on ne peut supporter ne serait-ce que l’espace d’une seconde.

Ce fut là le premier contact entre ma conscience qui s’éveillait et les terribles événements que j’avais vécus.

C’en était trop pour moi. Je m’entendis crier, et je tentai probablement de rejeter mes couvertures, car je sentis une douleur lancinante dans le bras avant

de perdre connaissance, ou plus exactement, avant de chercher refuge dans un évanouissement qui représentait pour moi un salut.

Lorsque je m'éveillai pour la seconde fois, il faisait jour. Cette fois, je repris conscience sur-le-champ, sans la moindre transition. Je me trouvais dans une chambre d'hôpital, une pièce accueillante et bien aménagée, destinée manifestement à une clientèle privée ou bénéficiant pour une raison quelconque d'un traitement de faveur. Une infirmière d'un certain âge, assise près de la fenêtre, faisait du crochet et buvait de temps à autre une gorgée de café. Dans un lit, près du mur qui me faisait face, j'aperçus un homme mal rasé, aux joues creuses, la tête entourée de bandages blancs. Il me regardait fixement, de ses grands yeux tristes, et son visage exprimait une certaine inquiétude. Je crois que je me vis moi-même l'espace de quelques instants, par l'effet d'un mirage mystérieux, couché dans mon lit, blême, amaigri, mal rasé, la tête entourée de bandages. Mais il est possible que j'aie vu un inconnu, un malade qui partagea ma chambre pendant que j'étais dans le coma. Si tel fut le cas, on dut lui faire quitter la chambre dans les minutes qui suivirent sans que je m'en rendisse compte, car lorsque j'ouvris à nouveau les yeux, il n'était plus là, et son lit avait lui aussi disparu.

Je parvenais désormais à me souvenir de tout. Je voyais clairement les événements qui m'avaient conduit là, mais ils avaient pris un autre visage. Ils avaient perdu leur côté monstrueux et angoissant. Certains aspects de ce que j'avais vécu me semblaient encore déconcertants, d'autres mystérieux et inexplicables. Mais tous ces événements ne m'effrayaient pas. De même, je ne voyais plus les gens comme

des fantômes à la démarche vacillante, gigantesques et terrifiants. Ils apparaissaient en plein jour, c'étaient des êtres d'ici-bas, des hommes comme moi et tous les autres, des créatures de ce monde. Ils s'intégrèrent presque insensiblement, de façon quasi naturelle, à mon existence antérieure ; les jours, les gens et les choses se fondirent en elle, ils étaient devenus une partie de ma vie dont ils ne pouvaient plus être dissociés.

L'infirmière remarqua que je m'étais éveillé et se leva. Sur son visage, je lisais une bêtise empreinte de suffisance, et je fus soudain frappé, en la regardant, par sa ressemblance avec la vieille femme qui, telle une furie, s'était détachée du groupe de paysans déchaînés et avait menacé le prêtre de son couteau à pain : « Mort au curé ! » avait-elle crié. Il me sembla curieux qu'elle se trouvât dans ma chambre, silencieuse, discrète et un peu niaise, et qu'elle me soignât. Mais tandis qu'elle s'approchait, cette ressemblance se dissipa. Je m'étais trompé : lorsqu'elle fut arrivée près de mon lit, je découvris un visage qui m'était tout à fait inconnu. Je n'avais jamais vu cette femme auparavant.

Elle se rendit compte que je voulais parler et leva les mains en signe de refus – ce qui signifiait probablement que je devais me ménager, que cela me ferait du mal de parler. À cet instant, j'eus soudain une impression de déjà-vu, il me sembla que, par le passé, j'avais déjà vécu tout cela : le lit, la chambre d'hôpital, l'infirmière. Bien sûr, cela aussi n'était qu'une illusion, mais la réalité qui se cachait derrière cette sensation n'en était pas moins bizarre. Dans le village de Westphalie où j'avais été médecin – je m'en souvins alors parfaitement –, j'avais été doué d'une sorte de

double vue : à certains moments, j'avais pressenti avec une grande clairvoyance l'état dans lequel je me trouve maintenant. C'est la vérité, et je peux en faire le serment. Sur le sol de Westphalie, on a de tout temps observé de tels phénomènes.

« Comment suis-je arrivé ici ? » demandai-je.

L'infirmière haussa les épaules. On lui avait peut-être interdit de s'entretenir avec moi sur ce point.

« Depuis combien de temps suis-je ici ? » demandai-je ensuite.

Elle sembla réfléchir.

« Cela fait cinq semaines à présent, répondit-elle au bout d'un moment.

— C'est impossible », constatai-je, et je pensai : « Dehors, il neige, c'est toujours l'hiver. Quelques jours seulement ont dû se passer depuis qu'on m'a amené ici, quatre jours, peut-être cinq. Ce dimanche-là, le dernier que j'ai passé à Morwede, il neigeait, et il neige toujours. Pourquoi ment-elle ? »

Je la regardai droit dans les yeux.

« Ce n'est pas possible, déclarai-je. Vous ne me dites pas la vérité. »

Elle eut l'air troublé.

« Cela fait peut-être six semaines, dit-elle avec une hésitation. Je ne le sais pas exactement. Voilà cinq semaines que je suis dans cette chambre. Avant moi, il y avait une autre infirmière. Quand je suis arrivée, vous étiez déjà là.

— Quel jour sommes-nous ? » demandai-je.

Elle fit mine de ne pas comprendre.

« Quel jour de l'année, repris-je. Quelle date ? »

— Le 2 mars 1932, dit-elle enfin.

— Le 2 mars ? »

Cette fois, elle disait la vérité, c'était évident.



Cette date correspondait à mes calculs. Le 25 janvier, j'avais pris mes fonctions de médecin communal à Morwede. Pendant un mois, jusqu'à ce dimanche fatal, j'avais travaillé dans ce petit village de Westphalie. J'en conclus donc que j'étais dans cet hôpital depuis cinq jours. Pourquoi me mentait-elle ? Et sur l'ordre de qui le faisait-elle ? Qui pouvait avoir intérêt à me faire croire que j'avais passé cinq semaines entières dans cette chambre d'hôpital, dans un coma profond ? Il était inutile de chercher à en savoir davantage. Lorsqu'elle se rendit compte que je n'avais plus de questions à lui poser, elle me raconta spontanément que j'avais repris conscience à plusieurs occasions. Une fois, lorsqu'elle avait laissé tomber une bassine en changeant mes pansements, j'avais demandé, sans ouvrir les yeux, qui était là. Plus tard, j'avais également réclamé plusieurs fois à boire, mais, à chaque fois, j'avais sombré à nouveau dans le sommeil. Il m'était impossible de me souvenir de tout cela.

« Rares sont ceux qui s'en souviennent après », dit-elle en retournant près de la fenêtre, à son crochet.

Je reposais sur mon lit, les yeux fermés, et je pensais à tout ce qui venait de prendre fin, définitivement. Elle était vivante, j'en étais sûr, elle était parvenue à échapper à l'issue fatale et à la vengeance, j'y croyais dur comme fer. Elle était trop forte pour périr. C'est moi qui avais été touché par la balle qui lui était destinée. Des êtres de sa nature ne périssent pas. Quoi qu'elle fasse, quelle que soit la faute dont elle se rendra coupable, elle trouvera toujours quelqu'un qui s'interposera entre elle et le châtement du destin.

Mais je savais également que tout était fini, qu'elle

ne reviendrait plus. Son chemin ne la ramènerait pas une seconde fois vers moi. Quelle importance ? Elle m'avait appartenu une nuit entière, et cette nuit me restait acquise, personne ne pouvait plus me la reprendre, elle était prisonnière de ma vie comme le sombre almandin rouge dans l'éclat de granite. Cette nuit me liait à elle pour toujours. Je l'avais serrée dans mes bras, j'avais senti son souffle, les battements de son cœur et les tremblements qui parcouraient ses membres, j'avais vu son sourire enfantin quand elle s'était réveillée. Et tout cela était vraiment fini ? Non. Ce qu'une femme offre au cours d'une nuit sans limites comme celle-là, elle l'offre à jamais. Peut-être appartenait-elle désormais à un autre, mais cette idée ne suscitait en moi aucune tristesse. Adieu, Bibiche !

« Bibiche », c'est le nom qu'elle se donnait quand elle parlait avec elle-même. « Pauvre Bibiche ! » J'ai entendu bien souvent dans sa bouche ces mots tendres et plaintifs. « Vous m'en voulez, et je ne sais pas pourquoi. Pauvre Bibiche ! » Elle avait écrit ces mots sur un bout de papier que m'avait apporté un petit garçon. Il y a combien de temps de cela ? Et un jour – nous nous connaissions à peine, elle cherchait à me faire croire à cette époque que je lui étais indifférent –, elle s'était brûlé la main avec une goutte d'un acide quelconque. « Cela fait mal ! Tu n'es pas gentille avec Bibiche ! » s'était-elle lamentée en contemplant son petit doigt, l'air surpris et triste. Et comme je m'étais moqué de ses paroles, elle m'avait lancé un regard froid et désapprobateur.

Tout cela était bien fini, désormais. Je ne devais plus jamais revoir ce regard. Tout était terminé depuis la nuit où...

J'entendis des pas, j'ouvris les yeux : le médecin-chef et ses deux assistants se trouvaient à côté de mon lit, et derrière eux, un homme à la stature herculéenne, en blouse de coutil à rayures blanches et bleues, entra dans la pièce en poussant devant lui un guéridon.

Lorsque je le regardai, je le reconnus immédiatement, son déguisement ne pouvait en aucune manière m'abuser. Le corps puissant, le menton fuyant, les yeux bleus, profondément enfoncés, étaient ceux du prince Praxatine, le dernier descendant de la famille Rurik. Je ne pouvais voir la cicatrice de sa lèvre supérieure, car il s'était laissé pousser la moustache ; ses cheveux blonds n'étaient plus tirés en arrière, ils lui tombaient sur le front, et ses mains étaient brunâtres et d'un aspect négligé. Était-ce lui, oui ou non ? Oui, c'était bien lui, il n'y avait aucun doute. C'est la façon dont il cherchait à éviter mon regard qui m'en apportait la preuve. Il avait trouvé refuge ici, il s'était mis à l'abri, il se faisait passer pour un aide-soignant sous un nom d'emprunt, il ne voulait pas qu'on le reconnût. Il n'avait rien à craindre de moi, il pouvait tranquillement mener sa vie pitoyable si sa conscience le lui permettait, je n'avais pas l'intention de le trahir.

« Vous êtes réveillé ? Bonjour ! fit la voix du médecin-chef. Comment vous sentez-vous ? Vous allez mieux ? Ressentez-vous des douleurs ? »

Je ne répondis pas. Mes yeux ne quittaient pas le prince Praxatine, mon regard le rendait nerveux. Je vis alors ce qui m'avait échappé jusque-là : une cicatrice rouge qui partait de derrière son oreille droite et finissait près du menton – vestige de la nuit au cours de laquelle il avait trahi son ami et bienfaiteur.

« Savez-vous où vous êtes ? » me demanda le médecin-chef.

Je le regardai dans les yeux. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au regard vif et qui portait une barbe poivre et sel. Il voulait manifestement vérifier si je souffrais toujours de troubles de la conscience.

« Je suis dans un hôpital, répondis-je.

— Parfaitement, confirma-t-il. À Osnabrück, à l'hôpital communal. »

L'un des deux assistants se pencha sur moi.

« Me reconnais-tu, Amberg ? me demanda-t-il.

— Non, dis-je. Qui êtes-vous ? Qui es-tu ?

— Mais voyons, tu dois me reconnaître, s'écria-t-il. Réfléchis un peu. Nous avons travaillé ensemble pendant tout un semestre à l'Institut bactériologique de Berlin. Ai-je donc tant changé ?

— Vous êtes le docteur Friebe ? demandai-je d'une voix hésitante.

— À la bonne heure ! Finalement, tu m'as tout de même reconnu », constata-t-il avec satisfaction, avant de commencer à défaire les pansements de mon bras et de mon épaule.

Ce docteur Friebe avait été mon collègue à l'Institut bactériologique de Berlin. Il la connaissait aussi. Je brûlais de l'entendre prononcer son nom, mais une vague intuition m'empêcha de parler d'elle ou de demander de ses nouvelles.

« Avez-vous opéré ? demandai-je.

— Comment ? fit-il, l'air distrait.

— Est-ce qu'il a fallu extraire la balle ? »

Il ouvrit de grands yeux.

« De quelle balle veux-tu parler ? Tu as une déchirure musculaire ainsi que des contusions au bras et

à l'épaule. »

Je me mis en colère.

« Un déchirement musculaire et des contusions ? m'écriai-je. Mais c'est absurde. La blessure au bras vient d'un coup de revolver, et celle de l'épaule est due à un coup de couteau. N'importe qui est capable de voir cela. Et d'ailleurs... »

— Dites donc, qu'est-ce que vous vous imaginez ? Les agents de police ne pourchassent pas à coups de revolver et de couteau les piétons qui ne respectent pas leurs instructions. »

Je l'interrompis :

« Mais de quoi parlez-vous, au juste ? »

— Essayez de vous souvenir, reprit-il. Il y a exactement cinq semaines, jour pour jour, vous vous trouviez sur la place de la gare, ici à Osnabrück, vers deux heures de l'après-midi, à l'heure de pointe, et vous regardiez dans le vide, comme hypnotisé. L'agent de police vous invectivait, les automobilistes vous injuriaient, mais vous n'entendiez rien, vous ne bougiez pas d'un pouce...

— C'est exact, dis-je. J'ai vu une Cadillac verte.

— Dieu du ciel ! s'exclama le médecin-chef. C'est vrai : il n'y a qu'une seule Cadillac verte, ici, à Osnabrück. Mais pour vous qui venez de Berlin, cela ne devrait pas être une chose si extraordinaire. Vous avez certainement très souvent l'occasion de voir des voitures de cette marque.

— Oui, mais cette Cadillac-là... »

Il m'interrompit :

« Eh bien, que s'est-il passé ensuite ? »

— J'ai traversé la place pour me rendre à la gare, j'ai pris un billet et je suis monté dans le train.

— Non, dit le médecin-chef. Vous n'êtes pas arrivé

jusqu'à la gare. Vous avez couru droit sur une voiture et vous avez été renversé. Fracture des vertèbres cervicales, hémorragie cérébrale, voilà l'état dans lequel on vous a transporté ici. Vous étiez fort mal en point, les choses auraient pu très mal se terminer. Mais maintenant, vous êtes hors de danger. »

Je tentai de lire ses pensées sur son visage. Il ne pouvait parler sérieusement, c'était pure folie. J'étais monté dans le train, et j'avais lu deux journaux et un magazine avant de m'endormir. Je m'étais réveillé lorsque le train s'était arrêté à Münster et j'avais acheté des cigarettes sur le quai. À cinq heures, la nuit commençait à tomber, j'étais arrivé à Rheda d'où j'avais poursuivi mon voyage en traîneau.

« Excusez-moi, dis-je humblement. Cette blessure à la tête a été provoquée par un objet contondant. C'était un coup de fléau.

— Comment ? s'écria-t-il. Pouvez-vous me dire où l'on utilise encore des fléaux ? À la campagne, tout le monde travaille avec des machines. »

Que répondre à cela ? Il ne pouvait pas savoir qu'il n'y avait pas de machines sur les terres du baron von Malchin, que le blé y était semé, coupé et battu exactement comme on le faisait il y a cent ans.

« À l'endroit où je me trouvais il y a cinq jours encore, on utilisait des fléaux », dis-je enfin.

Il se tourna vers l'infirmière.

« Là où vous vous trouviez il y a cinq jours encore ? répéta-t-il d'une voix traînante. Vraiment ? Dans ce cas, vous devez avoir raison. On vous a donc frappé avec un fléau. Parfait. N'y pensez plus. Il vaut mieux oublier au plus vite ces mauvais souvenirs. Essayez de mettre vos pensées entre parenthèses, vous avez besoin de repos. Plus tard, vous me raconterez tout. »

Il se tourna à nouveau vers l'infirmière : « Biscuits, thé au lait et légumes à l'eau », indiqua-t-il avant de s'en aller, suivi de ses deux assistants.

Le dernier à quitter la pièce, poussant devant lui le guéridon, fut le prince Praxatine. Il me jeta un regard dérobé plein de crainte.

Que s'était-il passé ? Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Le médecin-chef voulait-il me jouer la comédie, ou bien croyait-il vraiment à cet accident de voiture ? Les événements ne s'étaient pourtant pas déroulés ainsi, il devait bien le savoir, les choses s'étaient passées d'une façon toute différente.